

Théâtre populaire : l'exemple de Jean Vilar

Laurent Sauzé

Numéro 176 (3), 2020

Engagement et éc(h)o

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

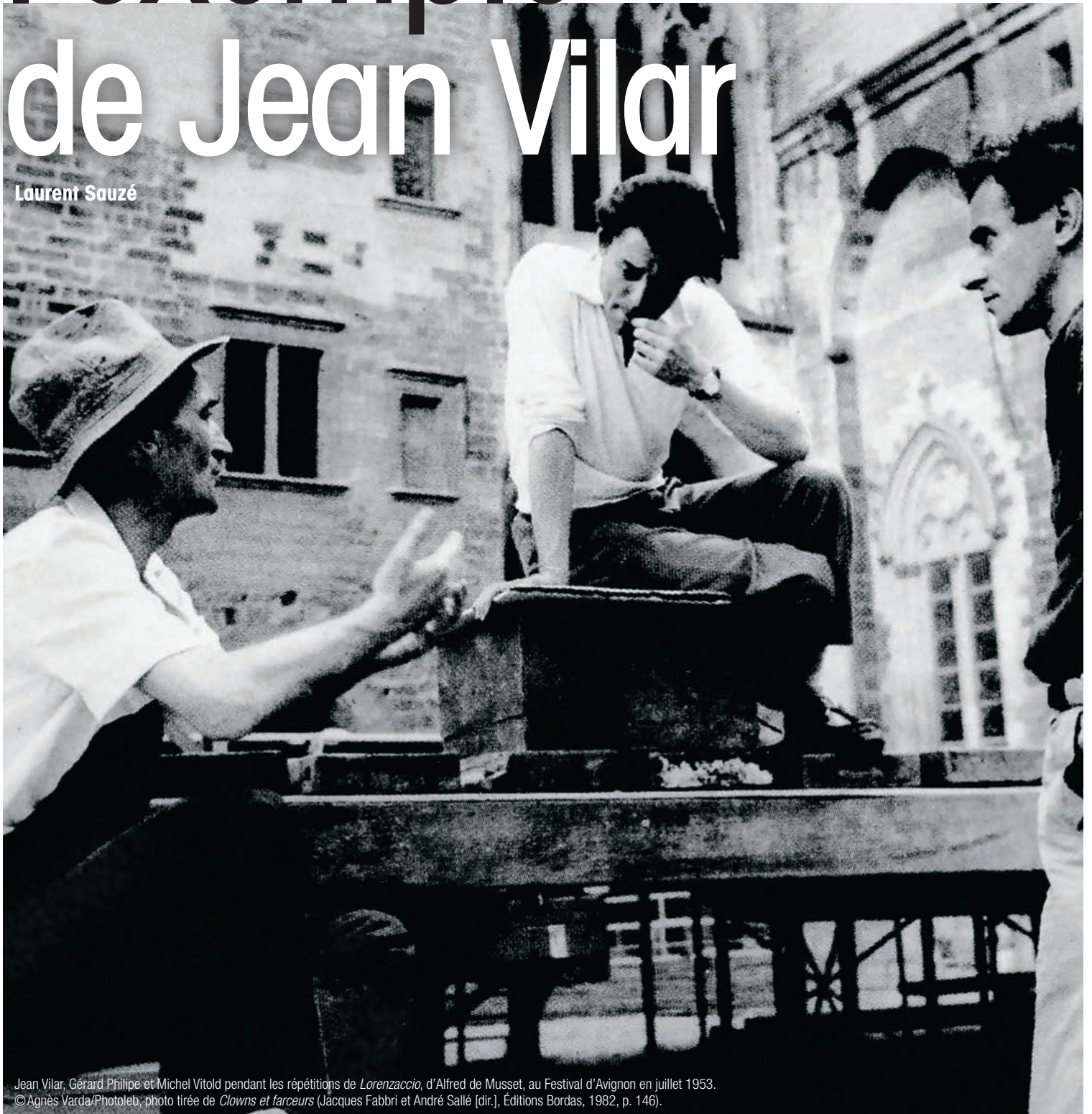
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sauzé, L. (2020). Théâtre populaire : l'exemple de Jean Vilar. *Jeu*, (176), 52–55.

Théâtre populaire : l'exemple de Jean Vilar

Laurent Sauzé



Jean Vilar, Gérard Philippe et Michel Vitold pendant les répétitions de *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, au Festival d'Avignon en juillet 1953.
© Agnès Varda/Photoleb, photo tirée de *Clowns et farceurs* (Jacques Fabbri et André Sallé [dir.], Éditions Bordas, 1982, p. 146).

Sur le plan historique, le théâtre populaire a connu ses heures de gloire en France, notamment sous la gouverne du metteur en scène Jean Vilar, fondateur du Festival d'Avignon et directeur du Théâtre national populaire.



La cour d'honneur du Palais des papes, Festival d'Avignon, en juillet 2019. © Sylvain Séchet

Le théâtre populaire naît en Grèce au 5^e siècle avant Jésus-Christ. Les pièces, jouées pendant les fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos, traitent poétiquement de sujets importants concernant la destinée de la cité et la place du citoyen dans la société. Au Moyen-Âge, on propose au peuple des scènes de la vie du Christ et des passages des Évangiles : ce sont les mystères. L'histoire divine sort de l'église jusqu'au parvis et gagne les places publiques. Quelques siècles plus tard, William Shakespeare donne, par ses tragédies, de véritables leçons d'histoire. Il y célèbre les plus nobles sentiments humains tout en révélant les plus bas, montrant combien il a à cœur d'élever ses concitoyen-nes.

En soumettant en 1947 à la municipalité d'Avignon le projet d'un renouveau du théâtre populaire, Jean Vilar a pleinement conscience de s'inscrire dans ce courant deux fois millénaire. Il monte cette année-là trois créations dramatiques au Palais des Papes : *Richard II*, du poète élisabéthain, *Tobie et Sara*, de Paul Claudel, et *La Terrasse de midi*, de Maurice Clavel. C'est la naissance du Festival d'Avignon, qu'il orchestre pendant 22 années.

En 1951, il prend la tête du Théâtre national populaire (TNP), qu'il dirigera jusqu'en 1963. C'est dans ces deux cadres, ceux du TNP et du Festival d'Avignon, que Jean Vilar fera vivre le théâtre populaire, combinant les métiers d'acteur, de metteur en scène, de directeur de théâtre, de pédagogue, d'enseignant, de conférencier, de journaliste et de militant. Car, pour lui, son travail est un véritable apostolat, une mission au service du peuple. Le *Petit Manifeste de Suresnes*, écrit à l'occasion du lancement du TNP, est parfaitement clair :

L'art du théâtre est né de cette passion calme, ou hantée de l'individu, de connaître. [...] Ils'agit d'apporter à la partie la plus vive de la société contemporaine, aux hommes et aux femmes de la tâche ingrate et du labeur dur, les charmes d'un art dont ils n'auraient jamais dû, depuis le temps des cathédrales, être privés. Il nous faut remettre et réunir dans les travées de la communion dramatique le petit boutiquier de Suresnes et le haut magistrat, l'ouvrier de Puteaux et l'agent de change, le facteur des pauvres et le professeur agrégé¹.

1. Jean Vilar, « Petit manifeste de Suresne », dans *Le théâtre, service public*, Paris, Gallimard, 1975.

Son principal souci est alors de réunir ce public composé de toutes les classes et de toutes les professions, avec une forte représentation des plus démunies sur le plan culturel comme sur le plan économique. Il multiplie les contacts, non seulement avec les comités d'entreprise, mais aussi avec de nombreuses associations auxquelles seront souvent réservées, à des prix dérisoires, les avant-premières de Chaillot. Il crée des « universités populaires itinérantes » : il envoie des membres de son équipe dans les usines pour y lire des textes classiques, puis s'entretenir avec les ouvriers de leurs problèmes et de leurs conditions de travail respectives.

Il veut que les Français-es retrouvent l'esprit de la fête, leur montrer que le théâtre sérieux, le théâtre citoyen, n'est pas ce lieu où l'on s'ennuie. Il organise la première rencontre sous la forme d'un « week-end artistique ». Pour un prix bas, le public peut, le premier jour, entendre un concert de musique, suivi par un dîner et une pièce classique. Seront organisées, par exemple, les nuits du TNP, consistant en un « apéritif-concert », suivi par une grande pièce poétique, comme *Le Prince de Hombourg*, *Le Cid* ou *Lorenzaccio*.



Le Prince de Hombourg de Heinrich von Kleist, mis en scène par Jean Vilar (Théâtre national populaire), présenté au Festival d'Avignon en 1951. © Bernard (photo tirée de Vito Pandolfi, *Histoire du théâtre 3*, Verviers, éd. Gérard & Cie, coll. « Marabout Université », 1968, p. 198).

N'ayant jamais dissimulé son admiration pour le théâtre antique et Shakespeare, il souhaite que le public soit « participant », terme qu'il préfère à « spectateur », en stimulant son imagination. Il utilise souvent le rideau noir, n'éprouve jamais le besoin d'« habiller la scène ». Les tréteaux nus, des plateaux dépouillés de tout obstacle à la libre expression de la vision de l'auteur, donnent au public du TNP la latitude nécessaire pour imaginer et ainsi participer à l'acte créateur. Pour Avignon, Vilar veut que le décor naisse de l'effet combiné des costumes, de la lumière, de la musique et de quelques accessoires, retrouvant le style du théâtre élisabéthain, avec sa nudité, et redécouvrant les leçons des grands théâtres grecs du passé.

Profondément respectueux de l'auteur et de son œuvre, il estime que le metteur en scène, pour lequel il préfère d'ailleurs le terme de « régisseur », ne doit pas imposer trop fortement sa marque. La présentation de l'œuvre sera conforme à l'original grâce à la compréhension et au respect quasi religieux que Vilar porte au texte écrit : « J'étais de ceux, je le suis encore, pour qui la pensée de l'auteur, même si je lui donne un sens que n'aurait pas voulu l'auteur, est la chose primordiale. Je tâche de retrouver la pensée de l'auteur, c'est ce qui guide mon travail². »

Le théâtre populaire doit s'intéresser de près à la vie de la cité, non pas aux querelles locales et politiques, mais à ces courants de pensées et d'idées qui circulent à travers le monde depuis que le monde est monde. Il permet, comme le théâtre grec en son temps, d'enseigner, d'éclairer et d'éveiller la conscience citoyenne. L'individu est au centre de la dramaturgie de Jean Vilar. La plupart des pièces qu'il choisit s'adressent aux spectateurs et aux spectatrices en tant que personnes impliquées dans la vie politique, dans la vie publique, et elles tentent d'aiguiser leur prise de conscience du processus historique, de les guider dans « l'art d'être citoyen ».

2. Éditorial du premier numéro de la revue *Théâtre populaire*, mai-juin 1953.

Il n'est cependant pas question de transformer l'expérience théâtrale en une leçon de morale ou en un meeting électoral. Certes, Jean Vilar ne conçoit pas l'art dramatique comme un simple jeu d'esthète. Et certes, « le théâtre s'adresse à des foules adultes, à des gens heureux d'être ensemble et communiant pour un principe élevé », mais « il ne lance aucun mot d'ordre ». Il ne faut jamais oublier que jouer la comédie ou interpréter une tragédie, c'est pratiquer un art. Pour qu'il s'exprime pleinement, Vilar pense qu'il faut donner de l'air ou des ailes à notre théâtre en l'accouplant intimement à la poésie. Car le théâtre « [...] apporte enfin la Vérité puisqu'elle est beauté d'abord. Il est le double indispensable des actions humaines. Il est la poésie en action [...] »³.

Animé par une foi inébranlable, travailleur infatigable et artiste passionné, Jean Vilar réussit à gagner son pari : attirer un public nombreux et diversifié au théâtre populaire. Rien que le bilan du TNP pendant la période de 1951 à 1963, où il fut son administrateur, est impressionnant : 55 pièces y furent mises en scène pour un total de 3482 représentations ayant attiré 5,2 millions de spectateurs et spectatrices. Malgré la réussite de l'action de Jean Vilar, l'aide de l'État français n'a jamais dépassé le quart des recettes du TNP, qui recevait la subvention la plus faible des trois théâtres nationaux de l'époque. Les efforts de Vilar pour obtenir un budget plus adapté échouent ; devant le refus constant du gouvernement de renégocier le contrat du TNP, il quitte son poste de directeur en 1963.

Puis, éclatent les événements de mai 1968. Vilar éprouve de la sympathie pour le mouvement, comme bien des artistes. Mais les contestataires remettent en cause les répétitions théâtrales ; les institutions sont contestées. La composante anti-autoritaire et anti-constitutionnelle du mouvement cherche à ébranler le Festival. Vilar est violemment mis en cause par des artistes

3. Philippa Wehle, *Le théâtre populaire selon Jean Vilar*, Arles, Actes Sud, 1991 ; entretien du 5 août 1970 entre l'auteure et Jean Vilar.

et des intellectuel·les contestataires qui lui reprochent son autoritarisme, et certain·es jeunes le conspuent aux cris de « Vilar égale Salazar ! » et « Vilar ! Béjart ! Salazar !⁴ ».

Rejeté par la jeunesse, Jean Vilar en a le cœur brisé, au sens figuré comme au sens propre. Il fait un infarctus à l'automne. Il en fait un second le 28 mai 1971 et en meurt.

Malgré sa disparition, l'esprit du théâtre populaire doit continuer à vivre sur les scènes de notre pays et d'ailleurs. À notre époque où de puissantes industries du divertissement façonnent et occupent les esprits pour vendre leurs produits standardisés, jamais le besoin d'un tel théâtre citoyen, que l'on pourrait qualifier de « théâtre du peuple, par le peuple et pour le peuple », n'a été plus nécessaire. •

4. Des agités avaient lâché des pintades sur la scène pendant une représentation d'un ballet de Béjart. Celui-ci l'avait mal pris. En réaction, quelqu'un lança ce slogan.

NDLR : Cet article a fait l'objet de parutions, dans un format différent, sur les sites de médias français (*La Revue marseillaise du théâtre et Solidarité et Progrès*).

Laurent Sauzé vit à Montigny-lès-Metz, en France. Fervent défenseur de la culture pour le peuple, il donne des conférences sur le sujet. Son drame historique, *Léon Blum ou Le rendez-vous manqué*, joué en 2019-2020, s'inscrit dans cette optique.